MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

47e ANNÉE

N° 188. — Décembre 1909.



ROME
MAISON GÉNÉRALE
2, Via Vittorino da Feltre.

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE S.-PAUL
36, Boulevard de la Banque.

lement de sauvages Cris et Castors, mais depuis lors augmentée par les métis et même des blancs venus du Canada. C'est un pays plein d'avenir, les gens sont naturellement bons, portés aux choses surnaturelles, et il y a grand espoir que les missionnaires et les Sœurs opéreront auprès d'eux le plus grand bien. L'avenir le dira.

R. P. Falher, *O. M. I.*

SASKATCHEWAN

Première tentative d'apostolat chez les Esquimaux.

(*Suite.*)

Rapport du R. P. Turquetil, O. M. I.,
au Directeur des « Missions ». (*Suite.*)

(Voir N° de Septembre, page 330.)

Magie des Esquimaux.

L'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que la magie ou sorcellerie prend l'Esquimau à sa naissance et l'accompagne jusqu'à la mort. Tout Esquimau est plus ou moins sorcier. Il agira bien parfois sans recourir aux incantations ni aux songes devinatoires, mais jamais il n'ira contre les ordres de l'esprit qu'il a évoqué ou seulement entrevu en songe.

En quoi consiste la magie des Esquimaux, et que faut-il en penser ? Voici ce qui se passa près de moi en juillet 1906.

Le jeune homme chargé de me fournir des vivres s'était

beaucoup attaché à moi. Il me construisait un canot, et pensait déjà aux moyens de me fournir une loge pour l'automne. Il travaillait fort bien d'ailleurs, et je me reposais sans inquiétudes sur sa bonne volonté. Soudain il tombe malade ; un violent mal de tête se déclare. J'essaie des médecines ; mais le cas est curieux : la seule médecine efficace, c'est ma présence. Dès que je m'approche de lui, il se sent délivré de son mal, et reprend ses travaux ; si je le quitte, il devient fou de douleur. C'était le temps où les Esquimaux du Nord venaient faire visite à mes gens et quêter près d'eux un peu de poudre et de tabac. Ils arrivaient nombreux, de tous les côtés. Chacun voulait essayer la magie pour sauver le jeune homme qui m'avait si bien gardé jusqu'ici. Je m'y opposai fortement. Rien n'y fit. La maladie cependant résistait à toutes ces pratiques diaboliques. Le chef, premier sorcier du pays, fut alors mandé en toute hâte et à mon insu. Il tardait. Le malade m'appelle et me demande en grâce de coucher dans ma tente. J'accédai à ses désirs et le fis apporter chez moi. Une crise terrible faillit l'emporter quand on l'approcha de ma tente. Une fois installé, il reprit vite ses sens, et s'endormit paisiblement. A midi, il demande à manger. Il est heureux maintenant et ne veut plus de sorcier, le Père est plus fort et saura bien le guérir. Le soir même arrivait le chef. On lui expose le cas. Devant son silence, et redoutant sa colère, on lui offre force présents : fourrures, égoïnes, haches, pièges, etc., en le priant de recourir à son art. Le malade est reporté chez lui. La nuit approchait. Le magicien connaissait sans doute la cause du mal et son remède. « Les âmes des morts tourmentent cet homme, dit-il, pour s'être servi d'objets qui leur ont appartenu. » Pour faire mon canot, le malade avait employé le traîneau de l'un des Esquimaux morts au printemps. Là était tout le mal. Il fallait se mettre en règle avec les esprits, avant de les évoquer. Mon beau canot neuf fut condammé à passer par les flammes.

On en vint aux incantations. Aucune femme ne prend

part à ces chants. Elles ne peuvent même pas y assister. Seuls les hommes les exécutent avec un ensemble parfait. Soudain un cri terrible retentit. Je ne sais qui le poussa, mais il n'avait rien d'humain, on dirait plutôt un hurlement de loup furieux. Au dehors les chiens font rage et remplissent l'air de leurs aboiements. Les yeux hagards, l'écume à la bouche, le sorcier pousse lui aussi quelques hurlements sauvages, et s'endort. L'esprit est en lui. Cet esprit se présente toujours sous la forme d'un chien, c'est du moins ce qu'affirment Esquimaux et Montagnais; ces derniers se soumettaient parfois, naguère, aux sorciers païens pour être guéris de leurs maladies, et eux aussi apercevaient l'esprit évoqué. Le magicien dort maintenant de sommeil magique. Il est inconscient. Il parle, mais c'est l'esprit qui répond par sa bouche. La conversation s'engage, à laquelle je ne comprenais rien d'ailleurs. Mon nom revient à chaque instant sur ses lèvres, et les assistants témoignent beaucoup de surprise et semblent désappointés. Puis les chants recommencent, la scène est finie. Le sorcier ne se réveillera plus qu'au lever du soleil. Alors seulement il apprendra de la bouche des autres ce qui s'est passé, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait.

L'esprit évoqué était de mauvaise humeur, paraît-il ; on n'avait pu comprendre la maladie du jeune homme, on savait seulement que l'âme d'un tel avait faim de tabac. En conséquence, le jour suivant, on fut déposer tabac, pipes, mèches sur la tombe du défunt. Quant à moi, je pensais plutôt que la présence du prêtre gênait un peu les esprits. Je n'assistais pas évidemment, mais la loge touchait presque ma tente qu'exprès j'avais laissée ouverte. Le lendemain soir, le sorcier errait à l'aventure sur les hauteurs. Son costume ne lui pesait guère, car il était tout nu. Il me fit dire ensuite de ne pas sortir, la nuit, parce que l'esprit avait peur de moi, et n'osait pas approcher et encore moins parler. Je lui répondis que je ne rôde jamais la nuit sans raison, mais que j'étais libre de sortir si j'en éprouvais le

besoin. J'entends bientôt les cris, aboiements, hurlements de la nuit précédente. Puis ce sont des exclamations de joie bruyante qui contrastent singulièrement avec les cris de douleur furieuse que pousse le malade. Il n'a pas repris connaissance depuis la veille au soir. A minuit deux jeunes gens viennent voir ce que je fais dans ma tente. Ils m'apprennent que le malade va guérir. L'esprit a découvert au sorcier qu'un Esquimau du Nord avait jeté un sort sur le jeune homme. Le sorcier s'est mis à la recherche du méchant magicien. Il l'a trouvé et l'a poignardé de trois coups de couteau. Le couteau est encore planté en terre à côté de lui, et rouge de sang. Le malade se lèvera dès que son ennemi aura expiré. Tel fut l'oracle rendu par l'esprit évoqué cette nuit-là. Le jour suivant fut consacré aux réjouissances. Le malade agonise seul à terre, il est fou furieux, et veut mordre tout le monde. Et pendant qu'il hurle de douleur, on n'entend près de lui que cris de joie et chants de plaisir. J'avais peine à contenir mon indignation. Je revois le patient. Il me regarde fixement, un frisson parcourt tous ses membres, il me reconnaît enfin. Mais il est agité convulsivement en me parlant, et me fait l'effet d'un possédé. Il ne connaît personne autre que moi, car il se jette en furieux sur ses enfants qu'il cherche à mordre ou à étouffer. Tout le jour se passe ainsi sans changement. Nouvel essai de magie la nuit suivante. On apprit alors qu'il fallait lever le camp dont l'esprit malin était maître, et que le malade guérirait aussitôt qu'il changerait ses pénates.

Je n'y tins plus. Quelques Montagnais venaient d'arriver, le caribou reprenait déjà sa marche vers le Sud, et nous devions partir à l'affût. Je vais trouver le sorcier. « Où transporterez-vous le malade ? Comment ferez-vous ? Vous ne pouvez pas l'embarquer sur vos petits canots. — C'est vrai, me fit-il, demande pour moi un canot aux Montagnais. » C'était précisément ce que je voulais. J'aurais le malade près de moi et pourrais encore tenter quelque chose pour lui. Nous partîmes. Le lendemain soir, j'apprends

avec surprise que les Esquimaux se sont fixés à deux heures en deçà de notre campement. Pourquoi? Mystère. La nuit suivante, le jeune homme expirait misérablement.

Ce fut tout le résultat de ces diableries. Durant mon séjour au milieu de ces païens, je n'ai pas vu se réaliser une seule de leurs prédictions, concernant les Esquimaux, les Montagnais, caribous, etc. Ils y ajoutent pourtant une foi aveugle. C'est ainsi qu'un jour tout le monde partit à la recherche des voyageurs qu'un sorcier avait vus en songe rôder dans nos parages. Il n'y avait personne, bien entendu.

Faut-il conclure dès lors que toute cette magie n'est que supercherie, et ces sorciers des charlatans qui exploitent la crédulité des simples? Je ne le pense pas.

Voici ce qui arriva quelques années auparavant au même jeune homme que nous avons vu mourir si tristement. Il était à l'affût, sa carabine plantée le long d'un rocher, et prenant son repas. Un enfant l'accompagnait, qui saisit la carabine et fit jouer la détente. Le coup partit et atteignit le malheureux en pleine poitrine. La balle pénétra au-dessous du sein et ressortit sous l'omoplate, du côté droit, après avoir fracassé l'avant-bras au-dessus du poignet, car le pauvre jeune homme mangeait à la mode sauvage en mordant dans les chairs. Le chef fut mandé en toute hâte, et connut par révélation de l'esprit évoqué la manière d'épancher le sang du poumon perforé et d'arrêter en même temps l'hémorragie. L'avant-bras, traité de la même manière, guérit aussi, et le chasseur jouit jusqu'au printemps dernier d'une santé superbe. Un docteur de passage au lac Caribou il y a deux ans, constata d'après les cicatrices que la balle avait bel et bien traversé le poumon, et déclara la guérison merveilleuse.

L'an dernier, un autre jeune homme avait la jambe fracassée par une balle. Là encore le sorcier devient chirurgien par magie. Il taille, coupe, épanche le sang coagulé, élimine avec soin tout élément corrupteur, tel que débris d'os ou de moelle, referme les plaies et invente un bandage vrai-

ment admirable. Grâce à ce bandage, tout l'effort de la marche se reporte sur le genou et les doigts de pied. Aujourd'hui les plaies sont bien fermées, les os sont repris, quoique tendres encore, et l'individu peut marcher sans soutien ni appui d'aucune sorte.

Ces faits semblent indiquer qu'ici, comme partout ailleurs, le démon se plaît à étonner les esprits pour inspirer une confiance aveugle en sa puissance. Il pourra ainsi torturer à son aise et les âmes et les corps.

Je ne saurais aujourd'hui décrire les différents rites de la magie chez les Esquimaux. Disons seulement que l'inimitié et la vengeance sont le fruit de ces pratiques secrètes, et que souvent aussi elles ne sont que l'instrument des passions honteuses.

Action de la Providence veillant sur le Missionnaire.

Le jeune homme chargé de pourvoir à ma subsistance n'était plus. Les circonstances de sa maladie et de sa mort avaient révélé un puissant adversaire au sorcier dans la personne du prêtre. Le malade l'avait hautement proclamé. Il aurait voulu se soustraire au sorcier pour ne se remettre qu'entre les mains du Père. Aussi affirmait-on devant moi que toute cette sorcellerie avait inutilement causé sa mort parce qu'elle me déplaisait beaucoup et par suite avait détourné mon esprit et mon cœur du malade. Tous ces discours n'étaient que ruse. On craignait le Père et on cherchait par de bonnes paroles à le flatter et à lui faire plaisir. On craignait aussi le sorcier et, devant lui, c'était un tout autre langage ! C'était bien la première fois qu'il était frappé d'insuccès, on se rappelait les cas désespérés où son art avait guéri. On voyait encore le jeune chasseur gisant à terre, la poitrine percée d'une balle, on le voyait se relever et guérir. Toute la faute retombait donc sur le Père ; sous l'empire de la douleur, les esprits tourneraient facilement

à la malveillance. C'est alors que le bon Dieu m'envoya du secours. J'avais en vain cherché des compagnons chez les Montagnais au printemps, et quatre familles m'arrivent soudain à l'insu de tous. Pourquoi viennent-ils? Ils ne sauraient trop le dire eux-mêmes. Ils n'espéraient pas trouver le Père, car eux, venant de l'Ouest, n'ont pas vu un seul caribou depuis l'hiver. Ils ont même jeûné cruellement, et pensaient plutôt que je n'avais pu me rendre ici faute de gibier. Quant à eux, personne ne les avait renseignés à mon sujet. Personne ne savait non plus ce qu'ils étaient devenus, longtemps on les crut morts de faim, ou bien encore on pensait qu'ils avaient péri dans les rapides. Grand fut leur étonnement de me voir seul au milieu de ces païens. Campés près de ma tente, ils comprirent bien vite les dispositions équivoques des sauvages à mon endroit, après la mort du jeune homme. Ils parlaient déjà de me ramener avec eux. Mais j'étais bien décidé à rester jusqu'au bout. Quitter avant l'époque fixée pour le retour, c'eût été aux yeux des Esquimaux s'enfuir par peur, manquer de courage et perdre ainsi à jamais toute influence sur eux. Dieu nous venait en aide. Nous devions aller de l'avant. C'est ce qui fut décidé et mes compagnons résolurent de rester avec moi jusqu'à l'hiver.

Ils avaient des canots, j'en profitai pour faire une tournée au Nord. Je visitai trois campements. Le voyage contribua beaucoup à me renseigner plus complètement sur les mœurs et les habitudes des Esquimaux, leur caractère, leurs dispositions à l'endroit de la religion. Je rentrai après neuf jours de voyage.

Je me familiarisais peu à peu avec la langue. J'essayai de faire tourner à bien cette impression de crainte du prêtre qui dominait dans les esprits comme une sorte de superstition. On n'aurait pas osé me contredire : ma magie était plus forte que celle de leurs sorciers les plus réputés. Je parlai du baptême des enfants, en démontrai la nécessité, on m'approuva, et le jour fut fixé. Au jour dit, personne

ne vint. Il n'y avait plus un homme dans le camp. Les femmes n'osaient rien faire sans leurs maris. Je revins trois fois à la charge. Toujours le même résultat. J'avais épuisé tous mes arguments ; fallait-il désespérer ? De nouveau Dieu me vint en aide. Là surtout, je compris combien est vraie cette parole du sage : « L'homme propose et Dieu dispose. » Je compris combien l'œuvre de l'Evangile est une œuvre toute divine, à laquelle nous ne sommes et ne pouvons rien sans Dieu. Nous pouvons planter, arroser, c'est Dieu qui donne les fruits.

Les choses donc traînaient en longueur. Un jour un sauvage vient à moi. « Mon frère qui, l'an dernier, eut la jambe fracassée par une balle, est tombé en sortant de son canot. Les os à peine repris sont brisés de nouveau. Viens vite et apporte tes médecines. » Médiocre médecin. J'étais nul comme chirurgien rebouteur. Pilules cathartiques, remèdes contre la toux, plasters, antipyrine, médecines pour les plaies au vif telles que borax, acide carbolique, iodoforme, et c'était là toute ma pharmacie. Pour lésions internes, rien. Que faire ! On me tendait un piège évidemment. Le sorcier lui avait bien guéri une première fois les os broyés et les chairs en lambeaux. Que ferait le Père aujourd'hui ? Mon plan fut vite arrêté. J'envoyai un peu de borax et d'acide carbolique pour laver à l'extérieur, et promis une visite pour le lendemain. Je m'étais dit que, Dieu aidant, mon intervention ne pouvait faire que du bien. Le jour suivant était un dimanche. Je recommandai aux Montagnais de prier beaucoup pour la conversion des païens, je dis la sainte Messe dans l'intention d'obtenir de Dieu le baptême des enfants, et partis. Chemin faisant, je croyais déjà entendre les cris de douleur du malade. La seule pensée d'assister impuissant à ses souffrances assombrissait mon esprit. Oh ! s'il suffisait de désirer et de vouloir ! Le soir enfin j'arrive, surpris de n'entendre aucune plainte. Le malade a un moment de répit, pensé-je ; j'entre dans sa loge. Il jette sur moi un long regard de bonheur et de reconnaissance

puis me serre la main avec affection. « J'ai mis la médecine hier soir, dit-il, et depuis le matin je ne souffre plus du tout. » Il voulut me faire voir sa jambe. Je constatai que les os n'avaient pas été brisés comme on l'avait dit, puisqu'il n'y avait aucune trace d'inflammation, mais seulement une légère courbure indiquait que le tibia avait plié et que seul le bandage avait empêché la rupture. J'expliquai à ces pauvres gens que mes chants et la sainte Messe étaient plus forts que toute la sorcellerie du monde, parce qu'on ne pouvait jamais s'en servir pour le mal. Et, là-dessus, je recommence mes invectives de chaque jour contre la magie. Le lendemain, je quittai ces pauvres gens qui ne savaient plus comment me témoigner leur reconnaissance, et revins à mon campement.

Quelques jours plus tard, je guérissais un cas de refroidissement avec complication de pleurésie qui paraissait désespéré. Ma réputation grandissait chaque jour. Je n'arrêtais plus de tonner contre la magie et la corruption des enfants. Chaque jour aussi je posais de nouveau la question du baptême. Il y eut d'abord bien des pourparlers, bien des objections, mais enfin plusieurs consentirent franchement à la chose et sans arrière-pensée, je crois. Mais je ne voulais pas d'exceptions, j'attendis encore. Le temps pressait cependant. Nous étions au 26 octobre, les Montagnais pouvaient arriver d'un jour à l'autre pour me reconduire au lac Caribou. Dans la nuit du 30, nous dormions paisiblement quand soudain un sauvage se précipite sur moi : « Père ! Père ! le sorcier ! le sorcier ! » Et il crie, pleure, parle tout à la fois. « Qu'y a-t-il donc enfin ? » lui dis-je. — « Le fils du chef se meurt et le chef te demande. C'est le sorcier qui l'a tué. Peut-être est-il déjà mort. » Je me lève à la hâte et le suis. On n'entend au dehors que cris de désespoir. J'entre. Le jeune homme avait été à la chasse ce jour-là. Quelques heures auparavant il accompagnait les chants du soir en battant le tambour. Le voilà maintenant sans connaissance. Il pousse des cris affreux, la face congestionnée et livide,

tout le corps en proie à de terribles convulsions épileptiformes. Je lui fais respirer de l'ammoniaque pendant dix minutes environ. Enfin il me regarde fixement, il semble vouloir rappeler ses souvenirs, sur ses lèvres on devine un sourire. Il me tend une main en silence, et fait signe qu'il ne peut parler. Je lui recommande de dormir tranquille. Un profond silence règne alors dans la tente, puis j'ordonne de le couvrir et de lui tenir les pieds chauds, et j'attends quelques minutes encore. Le voilà qui parle maintenant. Il s'adressa à son père et à sa mère. « Je pensais mourir, fit-il, et vous ne pouviez faire autre chose que pleurer. Le Père, lui, n'a pas pleuré, mais il est fort et bon. » Il voulait continuer, je l'arrêtai, lui parlant du Dieu du Père qui est aussi le Dieu des Esquimaux. C'est Lui qui fait que le Père est fort. Je fais ainsi un petit sermon à tous les païens réunis et me retire.

Le lendemain matin, le malade guéri partait à la chasse. Je l'arrête. « Appelle ton père et viens ici me voir avec lui. » Ils entrent bientôt. Le chef m'apporte force présents. « Laisse les présents, lui fis-je; c'est aujourd'hui dimanche, ton fils n'ira pas à la chasse, je l'ai fait vivre hier, j'ai droit de le commander. Toi, tu veux m'offrir des présents; si réellement ton cœur est bon pour moi, fais ce que je désire; amène toi-même les enfants et je les baptiserai. On dit partout que vous ne voulez pas prier. Je veux voir ce que vous pensez pour l'écrire au grand Priant qui m'a envoyé. — C'est vrai, fit-il, nous ne pensions pas à prier. Nous avons souvent ri de toi ici et au lac Caribou quand tu priais. Nous voudrions ne pas prier, mais nous serons bien obligés de céder, car nous n'avons pas réussi jusqu'ici à te faire fâcher, nous ne pouvons pas refuser toujours, et nous n'avons plus d'excuses, et voici pourquoi nous serons obligés de prier. C'est ce qu'ont dit tous les Esquimaux du Nord, tous ont parlé de même. »

Là-dessus il retourne à sa loge, réunit tous les enfants et quelques instants après la grâce sanctifiante du baptême

avait régénéré ces pauvres jeunes âmes. Dieu avait commencé son œuvre. Ma joie et mon bonheur n'avaient d'égale que ma reconnaissance envers la divine Providence qui avait si bien aménagé toutes choses pour obtenir cet heureux résultat. Fatigues, sacrifices, tout disparaissait auprès de ce bonheur. Le cœur qui l'a goûté tentera l'impossible pour le goûter encore.

Après le baptême.

La cérémonie du baptême produisit une grande impression sur les adultes; sans doute ils ne comprirent rien aux rites ni aux paroles. Mais ils savaient combien j'avais la chose à cœur, et cela seul leur donnait une haute idée de ces prières; car bientôt après j'eus la visite du chef, et voici ce qu'il me raconta : « Je t'ai vu souvent en songe. Je voulais savoir ce que c'était que le prêtre (1). Tu dormais. Je voulus approcher au-dessus de toi, un grand livre te déroba alors à mes yeux. Je ne pouvais voir ce qu'il contenait. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer tant il était beau. Les feuillets tournaient d'eux-mêmes et plus je l'admirais plus il me paraissait beau. Je m'approchai et il me sembla que c'était la nuit. A peine pouvais-je distinguer la forme extérieure du livre. Je regrettai ma curiosité, j'aurais voulu voir encore même sans comprendre, et le livre reparut brillant comme le soleil. J'étais bien tenté d'approcher, mais le livre se ferma tout seul. Je voulus alors te voir, il n'y avait plus que le livre. Trois fois je revins à la charge, et toujours ce livre était là qui m'empêchait d'approcher.

« — Dis-moi donc aujourd'hui si ce livre est le même dont tu t'es servi pour baptiser. »

Je ne savais trop que répondre. Je dis seulement qu'ignorant absolument ses tentatives à mon endroit, je

(1) Traduisez en bon français : J'ai fait souvent la sorcellerie pour te connaître.

n'avais rien fait de moi-même, et que si réellement il y avait quelque chose de merveilleux qui me protégeait, ce devait être le livre du bon Dieu, qu'on ne saurait comprendre si on n'est pas baptisé, et que le Baptême a cet effet de disposer l'esprit des enfants à bien comprendre les beautés de la religion quand plus tard ils l'entendront prêcher. Je ne crus pas à propos de lui demander quelles avaient été au juste ses intentions à mon égard, j'essayai de lui faire comprendre que la magie est toujours mauvaise parce qu'elle emploie les mêmes moyens pour faire indistinctement le bien et le mal, qu'elle s'adresse exclusivement à l'esprit mauvais, et que cet esprit mauvais sera seul maître des sorciers dans l'autre monde. Espérons qu'un jour ces pauvres malheureux se rappelleront les paroles de leur premier missionnaire, et que, Dieu aidant, ils renonceront au démon pour embrasser la Religion.

Caractère.

Tout ce qui précède a pu déjà faire saisir le caractère des Esquimaux au moins dans ses grandes lignes. La ruse et la défiance paraissent dominer dans leurs rapports mutuels. De la ruse à l'hypocrisie il n'y a qu'un pas, et la défiance engendre toutes sortes d'inimitiés. La charité les fait sourire.

Mais je ne veux pas médire de ces pauvres païens, car je suis persuadé qu'il y a chez eux de grandes et excellentes qualités, mais le paganisme tourne toutes leurs énergies vers le mal. Qu'y a-t-il d'étonnant d'ailleurs? Qu'étaient, il y a quelque cent ans, ces nations qui aspirent aujourd'hui au premier rang parmi les peuples civilisés ? Les Esquimaux sont des païens dégradés, mais il y a de l'étoffe en eux. Ils sont ingénieux, doués d'une grande énergie de volonté, montrent beaucoup de sang-froid et surtout sont capables de se dominer et de refouler jusqu'au fond du cœur les sentiments les plus violents de la passion. Ils sont encore susceptibles d'affection et ont une notion exacte de la reconnaissance.

Ils montrent aussi parfois une délicatesse de sentiments et un tact qui témoignent d'un grand jugement et d'une grande facilité à se faire tout à tous avec un naturel parfait. Le jour où, l'esprit éclairé des révélations de la foi, ces païens emploieront au bien toutes les ressources d'une si riche nature, ils auront vite fait de laisser loin derrière eux tous leurs frères aînés, les Peaux-Rouges. C'est le sentiment qu'ont exprimé les missionnaires et les voyageurs qui les ont rencontrés sur les plages de la mer au Nord-Ouest. Je l'exprime à mon tour, car j'en suis intimement convaincu.

Population.

Il ne s'agit pas ici évidemment de compter tous les Esquimaux qui appartiennent au Vicariat de la Saskatchewan. Nous savons seulement qu'il y a au moins trois tribus parlant différentes langues dans ces immenses contrées qui s'étendent d'ici aux bords de l'Océan Arctique. Pour le moment je borne les limites de la mission naissante aux camps d'Esquimaux qu'on pourrait visiter en moins de huit jours en partant d'un poste établi dans les environs du lac où je visitai l'été dernier. Un grand nombre d'Esquimaux du Nord-Est vinrent en visite chez nous, j'en profitai pour me faire renseigner. Ils m'ont compté 12 campements établis sur la Rivière Perdrix Blanche « Kazon River ». La moyenne est de 6 à 7 loges par campements, ce qui nous donnerait 78 loges. Dans ma visite aux 3 camps les plus rapprochés de nous, je comptai une moyenne de 11 habitants par loge. On m'affirme qu'ici la population est inférieure en nombre. Conservons néanmoins les chiffres par crainte d'exagération de la part des sauvages. Nous aurons de suite un total de 858 habitants. S'il est vrai, comme l'affirment les Esquimaux, que leurs compatriotes du Fort de pierre (Churchill) se réfugient dans l'intérieur des terres pour échapper à la surveillance des blancs, la population s'en accroît d'autant. Ceci pour les Esquimaux du Nord-Est.

Du côté du Nord, à moins de huit jours de marche, nous retrouvons encore les sauvages campés sur les bords du grand Lac Rond. On m'affirme qu'ils sont plus nombreux à eux seuls que tous les sauvages du Nord-Est réunis. Je croirais plutôt que ce calcul comprend aussi une autre tribu d'Esquimaux toute différente de mœurs et de langage, car ceux qui sont venus de ces parages parlaient indistinctement les deux langues, signe certain de rapprochement et de commerce fréquent entre les deux tribus. On peut donc évaluer la population comprise entre les limites données plus haut, à un millier d'âmes environ. J'ai déjà dit sur quoi se basent mes calculs. On comprendra que je ne saurais être plus exact en fait du chiffre. Le nombre approximatif que je donne ici n'est point exagéré, et c'est pourquoi je le donne.

Langue.

Je ne saurais formuler aujourd'hui aucun jugement sur le génie de la langue esquimaude, sur ses beautés, ses caprices, son caractère d'ensemble. Tout cela je l'ignore. Ce que je sais fort bien, c'est la difficulté d'apprendre une langue sauvage, seul, sans livre ni maître. On ne saurait croire combien l'oreille est paresseuse et la mémoire ingrate quand il s'agit de sons nouveaux, jusqu'alors inconnus. Je m'adonnai à l'étude de la langue esquimaude avec une ardeur qui tenait de la furie. Seul, au milieu des Esquimaux, je dus essayer de parler, je dus m'ingénier à parler par geste quand l'expression faisait défaut. N'entendant jamais un mot de français, ni de montagnais, j'en vins à penser en esquimau et peu à peu je me familiarisai avec l'impossible des premiers jours.

Heureusement l'un des Esquimaux me procura en juillet le Nouveau Testament en esquimau. Il avait reçu ce livre de l'un de ses compatriotes de Churchill. Grâce à ce livre, je pus compléter et corriger mon dictionnaire, je trouvai peu à peu la construction des phrases et pus même esquisser

un commencement de grammaire. Ce n'était plus le labeur aride et ingrat des premiers jours. J'éprouvais un vrai plaisir à comparer mes notes, à corriger, à compléter et mettre en ordre et à composer des phrases similaires calquées sur celles du texte. Ce travail m'intéressait beaucoup, il m'était aussi fort utile, les Esquimaux ne cachaient pas la joie qu'ils éprouvaient à me voir progresser dans cette étude. Les sauvages sont très sensibles sur ce point. Il suffit de vouloir parler leur langue pour gagner leur estime, je dirai même leur affection. J'ose espérer qu'un nouveau séjour chez eux me mettra vite à même de me faire comprendre parmi ces païens et de les instruire des principales vérités de notre sainte Religion.

Moyens de subsistance.

Le Caribou. — Je ne saurais clore ce rapport, si long soit-il, sans dire un mot du caribou, qui fut notre unique nourriture depuis le printemps jusqu'à l'hiver. Il n'est pas facile d'écrire à ce sujet. Je me souviens encore du jour où un Evêque missionnaire du Nord-Ouest essayait jadis de nous faire comprendre ce qu'est la pêche sous la glace. Nous n'avions jamais vu ni rêts ni cordeaux, ni flottes ni bassins. Nos auteurs de philosophie et de théologie gardaient un profond silence là-dessus. Nous apercevions bien quelque chose comme qui dirait un trou dans la glace, de l'eau sous la glace, dans l'eau un filet, et quelques poissons, mais je ne sais pourquoi, nous ne distinguions pas très bien l'ensemble de la manœuvre. Voilà bien certes la même difficulté. La chasse au caribou en canot est de ces choses qu'il faut avoir vues pour bien comprendre. J'essaierai cependant d'en donner une idée à mes lecteurs.

Depuis longtemps déjà, le caribou avait repris sa marche vers le Sud-Est. Je me contentais d'en abattre chaque jour quelques-uns pour pourvoir à notre subsistance. L'hiver cependant approchait. Les Esquimaux me prièrent de les aider

à se fournir de vivres pour l'hiver. Il ne s'agissait pas évidemment de massacrer par plaisir. J'étais curieux aussi de voir de près cette chasse si passionnante. C'était à l'automne. Le caribou pressait sa marche, paraissait plus nombreux encore et cherchait les détroits pour traverser à la nage.

Sur les côtés ouest du lac, la terre en est toute couverte (poilue, comme disent les Montagnais.) Le caribou approche. Immobiles, le cou allongé, le nez au vent, ils semblent vouloir scruter l'horizon. L'un deux s'avance. Tout lui paraît suspect, et les roches et les sentiers battus où déjà ont passé tant de bandes innombrables. Il hésite. Un mouvement se produit et toutes les têtes se redressent anxieuses et craintives. De nouveau il flaire le vent, semble vouloir écouter. Rien. Il avance lentement et par mille détours. Tous ont les yeux fixés sur lui, pas un ne bouge encore. S'arrête-t-il soudain? Relève-t-il brusquement la tête? Une panique générale s'empare du troupeau. Mais à peine dispersés, ils reviennent encore serrés les uns contre les autres, tête basse, et lancés au galop. Soudain ils s'arrêtent, le cou fortement rejeté en arrière, tête haute et pattes écartées dans la position du pied levé. Inquiets, ils épient les moindres mouvements de l'éclaireur. Celui-ci approche du lac. Il examine et flaire jusqu'aux moindres roches. Enfin lentement, défiant, comme à regret, il avance et se met à nager. Quelques-uns, 3 ou 4 au plus, se détachent du troupeau et suivent la piste du guide. Ils promènent sur le lac un long regard scrutateur, puis, d'un seul bond, se jettent résolument à l'eau. C'est le signal.

Vous éprouvez alors la sensation de quelque chose qui passe, vous entendez le piétinement sonore de ces milliers de sabots, mais vous ne distinguez plus rien si ce n'est un nuage de poussière et de sable qui soudain s'est élevé.

Qu'est-ce encore? L'eau jaillit de toutes parts. Vous n'apercevez plus que vagues écumantes et au-dessus un nuage de gouttelettes vaporeuses, en même temps que vous en

tendez le bruit d'un torrent furieux, où coule, ce semble, une avalanche de roches.

Puis le calme renaît sur le lac, un silence de mort. L'armée de caribous nage lentement sans secousse et sans bruit. Peu à peu ils approchent. Ils ne sont plus qu'à 100 verges de terre. Les chasseurs, jusque-là immobiles et cachés, s'élancent dans leurs canots. Un moment la colonne vivante de caribous s'arrête, puis une volte-face rapide.

Mais le chasseur déjà les a rejoints. Les canots s'avancent et vont de chaque côté s'échelonner tout le long de cette colonne, qui peut bien avoir un demi-mille de long ; on ne saurait décrire ce qui se passe alors.

Affolées par la peur, ces pauvres bêtes se rejettent en avant, en arrière. Elles se heurtent, s'entre-choquent, se ruent les unes contre les autres. Leurs cornes s'enchevêtrent. Elles bondissent alors en désespérées et s'écrasent mutuellement. Un grand nombre périssent ainsi dans cette affreuse mêlée.

Oh ! si le caribou osait se retourner contre ses faibles agresseurs, si seulement il pouvait mugir comme l'orignal ou le bœuf, ce serait horrible. Mais non, il ne sait qu'être timide au point de ne pouvoir être méchant, même pour se défendre. C'est qu'il constitue à lui seul l'unique et indispensable ressource du pays : sa chair nourrit les habitants de ces contrées, sa peau sera le seul logement, le seul habit des sauvages. Il est fait pour l'homme et ne doit pas être un danger à la vie de l'homme. « *Bene omnia fecit. Benedicite omnes bestiæ et pecora, Domino.* » Les canots cependant se rapprochent insensiblement du troupeau affolé. Les pauvres bêtes se resserrent et se pressent toujours de plus en plus. Intimement collés l'un à l'autre, ils viennent à ne plus même pouvoir remuer une patte. Le vide qui se produit par le déplacement de l'eau donne lieu à un courant irrésistible. Ils ne nagent plus, ils s'entraînent plutôt mutuellement. On devine leurs effort comprimés, impuissants, au mouvement saccadé de leurs têtes qui se portent fiévreusement

en avant. Il ne sauraient plus bondir, ils ne peuvent plus s'écarter.

Je donne le signal. Je gouvernais un grand canot d'écorce que montaient avec moi trois jeunes gens, deux Montagnais et un Esquimau. Quelques coups d'aviron, et le courant a saisi le canot qui se heurte aussitôt contre l'obstacle vivant. Le massacre commence. La lance sème partout la mort. Le sang coule à flots de toutes parts. Il jaillit et ruisselle de partout sur le canot, sur nos vêtements. Il inonde le visage et les mains du chasseur. L'odeur âcre du sang excite. C'est une vraie frénésie. Chaque coup de lance pénètre au cœur de l'animal qui brame de douleur, se jette convulsivement la tête en arrière, le cou démesurément allongé, comme s'il voulait respirer encore. La tête retombe lourdement dans une dernière et longue aspiration sonore. L'eau s'engouffre bruyamment dans les narines. La bête expire. Et la lance meurtrière frappe toujours. Elle frappe à droite, à gauche, en avant, en arrière. Après nous, tout autour du canot, ce n'est plus qu'un fleuve de sang, et tous ces cadavres font l'effet d'une île flottante.

Les trois quarts de la bande ont péri dans cet affreux carnage. Les premiers rangs se rapprochent de terre. Au signal donné, le chasseur dépose la lance et reprend l'aviron. Nous dégageons avec peine notre canot du courant qui l'entraîne. Les canots échelonnés sur les côtés se portent rapiment en avant et ferment toute issue aux survivants. Les malheureuses bêtes cherchent à regagner le large. Elles sont vouées dès lors à une mort certaine. Bientôt, resserrées entre deux lignes de canots, elles engagent une nouvelle mêlée, et le massacre recommence. Il n'en échappe pas une seule.

Je regagne le camp, mais le sauvage insatiable se remet déjà au poste d'observation et d'attente. Un troupeau succède à l'autre, ne laissant plus de repos aux chasseurs ni le jour ni la nuit.

On a beaucoup reproché aux Montagnais comme aux

Esquimaux de jouer avec le caribou, de tuer pour le plaisir de tuer. Je dois dire que ce reproche est plutôt exagéré. En été on tue le caribou pour sa fourrure. A l'automne et à l'hiver on le tue pour la viande. J'ai assisté à bien des chasses l'été dernier, j'ai vu bien des hécatombes, mais je n'ai jamais vu un corps de caribou complètement perdu. Toujours on utilise la peau, la langue, la moelle et les nerfs.

Au risque de n'être pas compris, je dirai même que ces milliers de caribous, qui périssent ainsi chaque année, ne représentent pas même la dix millième partie des innombrables troupeaux qui peuplent ces immenses contrées. Dans ses pérégrinations annuelles le caribou couvre souvent un espace de plus de 100 lieues de front. Nombre de chasseurs, espacés de mille en mille, auraient vite fait de les décimer, j'en conviens. Mais la réalité est que du lac Ennadaye où je résidai l'été dernier, jusqu'au lac Caribou (650 milles), je ne vis partout à mon retour en novembre que caribous et pistes de caribous, et je ne rencontrai qu'un seul sauvage montagnais campé sur le parcours de tant de milliers de troupeaux. On comprend dès lors que le reproche adressé aux sauvages de tuer pour tuer vient plutôt, il me semble, de la crainte exagérée et sans fondement de voir les caribous décimés à la longue et enfin disparaître.

Résumé.

Il resterait bien des choses à dire sur les croyances, les usages, la langue et les moyens de subsistance des Esquimaux. Il est des choses sur lesquelles je ne saurais exprimer aujourd'hui que des probabilités, d'autres que je ne saurais faire comprendre sans entrer dans de longs détails, et ce sont les deux raisons pour lesquelles j'ai omis d'en parler.

Tout ce rapport peut se résumer ainsi, ce me semble. « Il y a chez les Esquimaux beaucoup d'ouvrage à faire. » Il y a une grande œuvre à entreprendre chez ces païens. Dieu m'a aidé si visiblement durant le premier essai qu'il semble que

l'heure de l'Evangile est venue pour les Esquimaux, qu'elle est voulue de Dieu. Les dispositions des Esquimaux à l'endroit de la religion n'offrent rien de positif en faveur d'une mission à fonder chez eux, mais ils veulent absolument un poste de commerce chez eux, et une mission leur paraît le seul moyen efficace d'y parvenir. C'est pourquoi ils la désirent si fortement, non en elle-même comme on le voit, mais il me semble qu'on ne saurait attendre autre chose de ces païens en ce moment. Comment désireraient-ils ce qu'ils ignorent encore ?

Pour ce qui est de fonder et de bâtir une demeure quelconque et d'y résider, l'heure ne semble pas venue encore, puisque je n'ai pu trouver aucun moyen pratique de transport, même pour les choses de première nécessité.

En outre, pour se décider à résider, il faut un endroit boisé. On ne trouvera pas de bois chez les Esquimaux eux-mêmes, mais seulement en deçà de leurs campements. Il faudra que les Esquimaux se rapprochent. Le voudront-ils ? Il me semble qu'il serait mieux de les visiter d'abord chaque année pour les amener peu à peu à se grouper autour du centre choisi. Le missionnaire aurait ainsi l'avantage de préparer les voies, de mieux sonder le terrain, de connaître aussi les chances de succès là même où, de prime abord, tout essai paraît impossible. Ainsi en arriva-t-il pour la mission Saint-Pierre du lac Caribou. C'est dans leurs visites annuelles au lac Caribou que les premiers Pères apprirent à connaître les moyens de communication, les ressources du pays et reconnurent possible une fondation qui avait été déclarée impossible et retardée de dix ans.

Daigne le bon Dieu, dont l'action si visible aux débuts de l'œuvre nous permet d'espérer le succès, nous accorder la grâce de travailler à cette portion de la vigne du Seigneur, en ouvriers fidèles, actifs et dignes de récompense.

Da animas, cætera tolle.

ARS. TURQUETIL, *O. M. I.*

Lac Caribou, novembre 1906.

SOMMAIRE